

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Catherine Boireau & Les éditions *ARMADA* 2012  
ISBN : 979-10-90931-14-5

# PRÉFACE

Pierre Stolze

**J**ACQUES BOIREAU aimait sa famille, ses élèves, les longues ballades en montagnes, la photographie, l'humour malicieux, la discrétion attentive et la science-fiction, surtout uchronique et politique.

En nous quittant trop tôt et sans crier gare en janvier 2011, il a laissé de nombreux textes inédits, romans et nouvelles. Une mine, un véritable trésor.

Jacques Boireau est né en 1946, à Guéret, lieu improbable. Les écrivains naissent plus souvent à Paris, Lyon ou Marseille qu'à Guéret. Jacques ne reste pas longtemps dans la Creuse. Tout juste marié, il part avec son épouse Catherine en Algérie, dans le cadre de la coopération militaire. Il y reste de septembre 1971 à mai 1973, s'intéressant à la culture kabyle que tente d'étouffer le gouvernement en place. De mai 1973 à 1982, il enseigne en Bretagne, à Loudéac, où il se lie d'amitié avec Jean Leclerc de la Herverie. Ils partagent les mêmes goûts pour la SF et le non-sens. Ensemble, ils écrivent même un polar sur la vie locale, « Porkopolis » (inédit). En 1976 Jean Leclerc de la Herverie publie un roman de science-fiction, **Ergad Le Composite**, aux Éditions Opta dans la collection

Nébula, collection qui, l'année précédente, avaient déjà publié deux premiers romans français, l'un de Dominique Douay, l'autre de Jean-Pierre Hubert. Jacques n'est pas en reste. En décembre 76, il fait une entrée fracassante dans le monde de la science-fiction avec une nouvelle publiée dans le numéro 7 de la revue *Univers*, aux éditions J'ai Lu, *Les Enfants d'Ibn Khaldouïn*, dont le sujet sera développé par quatre autres textes réunis sous le titre général de **Chroniques Sarrasines** : il s'agit d'une vaste uchronie dans laquelle Charles Martel a été vaincu à Poitiers. Au Sud de la Loire s'est installée une brillante civilisation musulmane, l'Occitania ; au Nord, la Francia vit dans la pollution et la misère. Ceux du Nord cherchent à tout prix du travail dans le Sud. Bel exemple de monde renversé.

En dépit de cette arrivée tonitruante, Jacques a du mal à se faire publier. Lors de la parution de sa deuxième nouvelle, en juin 1978, toujours dans la revue *Univers*, son rédacteur en chef Yves Frémion s'étonne : « *[Jacques Boireau a écrit] bien d'autres textes, a tenté de les publier, personne ne s'est dérangé pour simplement lui répondre. Pourtant, par son univers et son style très personnels, Boireau enfonce tous ceux de sa génération qui eux sont publiés partout. J'espère qu'il ne se découragera pas.* »

Jacques s'obstine, persiste... Il parvient même à faire paraître deux romans, l'un pour adultes,

**Les Années de Sable** (Éditions Encre, 2<sup>o</sup> trimestre 1979), l'autre pour la jeunesse, **Petite Chronique d'Avant l'Été** (Éditions Duculot, 1981, réédition en 1986). Las ! Ce seront là les seuls romans qu'il publiera alors que sa production est abondante.

Jacques déménage encore et, avec sa petite famille (il a désormais deux filles, Anne, 10 ans et Danielle 5 ans), il s'installe définitivement à Albi en 1982. Albi, tellement proche des Pyrénées où l'on peut effectuer de tant belles randonnées. Si les romans de Jacques ne trouvent pas preneur, ses nouvelles se multiplient et dans tous les supports : 3 nouvelles dans le journal *Libération*, 6 dans la revue *Imagine*, 9 dans la revue *Fiction*, LA revue de référence en France. Puis, à partir de 1988, ses publications se raréfient. Jacques finit par céder au découragement. Dans une courte notice biographique, il se décrit ainsi en 1992 : « *Jadis (très) relativement jeune auteur plein d'avenir, considère maintenant que son avenir est derrière lui et a cessé de s'exciter depuis longtemps à propos de l'écriture et de ses à-côté. Écrit à temps perdu et publie encore moins qu'il n'écrit. [...] Se consacre cependant à l'écriture en animant des ateliers en milieu scolaire.* ».

Qui a eu la chance, comme moi, de lire les romans inédits de Jacques Boireau, ne peut que s'avouer aussi stupéfait qu'incrédule. Quoi ?

Pareils textes on été refusés par quantité d'éditeurs ? !! Il est des injustices qu'il est temps de réparer.

Donc voici **L'Orinomaque**, une uchronie politique, le genre préféré de l'auteur.

Dans cet univers parallèle (proche de celui des **Chroniques Sarrasines**), la Ligue Hanséatique, forte de ses zeppelins bombardeurs, s'est emparée de toute l'Europe du Nord, dont la Francie. Elle aimerait désormais jeter son dévolu sur l'Occitanie. L'Espagne est divisée en plusieurs royaumes, Catalogne, Pays Basque, Andalousie, mais le plus important reste la Castille avec Madrid qui vient de soumettre les Asturies. Il y a aussi la Vénétie, la Macédoine, la Grèce, cette dernière en proie à un putsch de colonels. Des brigades internationales se créent pour contrer les militaires et rétablir la démocratie dans la vieille Hellade. Parmi ces volontaires, voici Jordi, mi-occitan mi-francien, ancien cheminot non roulant de Clermont-Ferrand, et qui aime tant photographier. Mais arrivés en Macédoine, base arrière des brigadistes, ceux-ci ont une drôle de surprise. Ils ne vont pas combattre directement, mais entrer à tour de rôle dans une étrange machine, l'orinomaque, qui peut rendre les rêves effectifs et changer ainsi la réalité.

Tout au long du roman, défilent des doubles de personnages plus ou moins célèbres, mais au destin fort différent de celui que nous leur connaissons.

Suite à un drame amoureux, le traître Byron s'est rangé autrefois du côté des Turcs contre les Grecs, de Gaulle s'est réfugié en Andorre et, depuis un château des Pyrénées, Louis Ferdinand Céline, Malraux (ce « poseur ») et Cocteau vont tenter de le rejoindre, épisode qui nous donne droit à un formidable pastiche de **Un Château L'Autre** avec tous les tics d'écriture de Céline (argot, phrases nominales, points d'exclamation et de suspension à tire-larigot ...). Parmi les brigadistes « rêveurs », voici un certain Dino, forcément Buzzati, qui va créer une forteresse si semblable à celle du **Désert des Tartares** ; voici Carlos Saura, qui suscite une guérillero de 11 ans, double de la jeune et énigmatique héroïne du film **Cria Cuervos** jouée par Ana Torrent, voici Tita Piaz, qui, comme le véritable alpiniste (Giovanni Bap)ti(s)ta Piaz (1879-1948), ne cesse de crapahuter dans les Dolomites, ou encore Yannis Ritsos, en fait un poète grec dont Jacques cite abondamment les vers, et qui fait surgir, sur la côte méditerranéenne, la cité idéale que ne put jamais réaliser l'architecte visionnaire français Claude-Nicolas Ledoux.

Ah ! Claude-Nicolas Ledoux, un personnage fétiche de Boireau, que l'on croisait déjà dans des nouvelles comme *L'Abordage du Grand Vaisseau* (1982 et 1983, nouvelle qui, légèrement remaniée, est aussi le premier chapitre d'un autre roman inédit de Jacques **Quand les Temps Changent**), ou

encore dans *Qui se souvient de Claude-Nicolas Ledoux ?* (1993) ou *Quelques pas en arrière entre Styx et Achéron* (1981, texte aux multiples publications et qui a servi de modèle pour un chapitre de **L'Orinomaque**). Renseignement pris, Jacques a bien visité les salines d'Arc-et-Senans dans le Doubs.

Ledoux (le Doubs ?) et les photographes... Ceux-là sont légion dans l'œuvre de Boireau. Comme Jordi, la figure centrale de **L'Orinomaque**, et on les croise dans des textes aux titres transparents comme dans les nouvelles *Hors Champ* (1992) et *Planche Contact* (inédite), le récit *Les Lumières de Tibidabo* (inédit), ou encore le roman **Quand les Temps Changent**. Cette précision : début 2012, a eu lieu à Albi une exposition de photographies prises par Jacques Boireau lui-même.

On marche et on escalade beaucoup dans **L'Orinomaque**, partout où Jacques a lui-même marché et escaladé : les Pyrénées, les Monts Cantabriques, les Dolomites, la Grèce... Exaltant et exténuant...

Mais il suffit ! Laissez-vous embarquez dans ce maelström, entrez dans la formidable machine à rêves de Jacques Boireau. Vous n'en reviendrez pas.

Mieux, vous en redemanderez !

*D'un certain point de vue, vivre se réduit à se contenter du peu que l'on peut obtenir de connaissances et d'expérience, en renonçant par manque de temps ou de compétence à tout ce que l'on pourrait obtenir d'autre, tout en sachant pourtant combien ce à quoi on renonce est important et même tout simplement indispensable à une existence raisonnable.*

Arturo Brambilla



## UNE JOURNÉE À MONASTIR

**J**E ME RÉVEILLE. Je me demande où je suis. Une lumière grise baigne la pièce. Elle est nue ou presque. Des murs passés à la chaux, mais de façon irrégulière, pleins d'aspérité, rugueux au toucher, et non pas blancs comme on pourrait s'y attendre, mais d'un gris sale, vieux. Une armoire bancale dont la porte vitrée ne ferme pas. Une fenêtre, une seule, sans volets, avec des rideaux raides de toile cirée au motif obsédant : *MOULIN ROUGE MOULIN ROUGE MOULIN ROUGE...* en francien, accompagnés du dessin, hideux, de l'objet, un moulin à vent d'un rouge éclatant, et tout cela se répète à l'infini sur fond jaune vif. Je sais maintenant. Je suis à Monastir.

Je me soulève sur un coude. Le lit métallique grince. Les pieds en sont plongés dans des verres remplis d'eau. C'est pour empêcher les punaises de les gravir et de venir piquer le dormeur. Mais ce moyen de défense est vain : elles montent au plafond par les murs et, la nuit, se laissent tomber de là-haut sur l'occupant du lit. Parfois elles ratent la cible et tombent sur le plancher disjoint avec un bruit mat. Tout cela, c'est bien Monastir.

Je soulève les rideaux. Adieu tous les moulins rouges de la création. Je vois la rue. Il pleut, pour ne pas changer. Depuis que je suis arrivé à

Monastir, il y pleut. C'est ainsi à l'automne, m'a-t-on dit. Une pluie lourde, continue, qui transforme les routes en fondrières et isole la ville du reste du monde. Moi qui voyais la Macédoine sous la chaleur, le soleil, voire la poussière... C'est vrai, m'a-t-on encore dit, jusqu'à la fin octobre. Mais à partir de novembre, c'est fini. Si l'on veut sortir, il faut affronter la pluie. Il fait froid, qui plus est. On m'a promis un brasero pour la chambre. Mais la saison n'est pas assez avancée, il n'y a pas assez de charbon, et l'hiver, comme chaque hiver, promet d'être rude. On ne chauffe pas, donc. Et je suis gelé, je frissonne. Comment combattre cette humidité ?

Il faut pourtant aller faire un brin de toilette. Encore un acte héroïque. Tout est héroïsme à Monastir. Même la vie de tous les jours. Je m'habille, je prends mon gant, ma serviette – ils n'ont pas séché depuis hier, bien évidemment – mon savon, puisque j'ai la chance d'en posséder un, et je descends au rez-de-chaussée. Il n'y a qu'un robinet dans toute la maison, à la cuisine. Mais à la cuisine, il y a aussi la grand-mère, une vieille femme rabougrie et vêtue de noir, éternellement assise sur la même chaise, dans le même coin, qui me salue avec un sourire de sa bouche édentée et quelques borbo-rygmes incompréhensibles. J'ouvre le robinet, sous l'œil de la vieille : l'eau coule marron. Il y a dedans plus de terre que de liquide. Je me passe rapidement

un coup de gant sur la figure. Il faudra que j'aille aux bains un de ces jours. C'est ce que je me dis chaque matin, et chaque matin je repousse ce projet au lendemain : qu'est-ce qui me dit que l'eau des bains sera plus claire que celle de la cuisine ? Je quitte rapidement la pièce, suivi des yeux par la vieille femme qui baragouine à nouveau quelque chose que je suppose être un au revoir, et remonte à ma chambre. Que vais-je faire aujourd'hui ? Question que je me pose chaque matin depuis que je suis arrivé à Monastir il y a deux semaines.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre, comme si ce simple geste pouvait me fournir une réponse. Miracle ! La pluie diminue d'intensité. On m'a prévenu : si la pluie s'arrête, les premiers froids vont arriver. Je suis prêt à les accueillir. Tout sauf cette humidité de tous les instants. Voir enfin au-delà des rues de la ville. Les rues, tout un poème, avec leurs trottoirs de planches disjointes. Mais on comprend vite le pourquoi : les chaussées sont des cloaques où les rares camions et voitures, haletants, crachant aux mollets des piétons des nuages de vapeur, creusent des ornières. Quant aux charrettes tirées par des attelages de bœufs, elles les approfondissent avec leurs roues hautes et étroites jusqu'à en faire, par endroits, de véritables fossés. De temps en temps un véhicule écla-bousse d'une boue jaune le passant qui n'a pas la place de s'écarter. Et lorsqu'il faut traverser...

Il me faut sortir. Je ne peux rester enfermé. Je prends mon imperméable, j'enfile mes bottes, je descends l'escalier, je sors dans la rue. Il n'y a pas grand monde dehors. Il n'y a jamais grand monde dans les rues de Monastir. Les maisons macédoniennes penchent sur la rue leurs balcons de bois que l'âge a rendus bancals. Le bois, que jamais ou presque un vernis ne protège, est d'un gris sans âge. Ici ou là des échoppes plutôt que des magasins, aux vitrines poussiéreuses surmontées d'enseignes en diverses langues. Monastir est une ville macédonienne typique, paraît-il. Suivant la rue, les enseignes y sont en grec, en albanais, en bulgare, en hébreu, en serbe, en n'importe quoi : c'est cela, la Macédoine. Il en est de même pour les religions : les mosquées côtoient les églises orthodoxes que domine une cathédrale catholique. Dans l'ombre d'une ruelle on découvre une synagogue. Allez vous y retrouver !

Je me dirige vers la place de la gare. C'est le seul quartier moderne de Monastir, le seul où les trottoirs ne soient plus de bois mais pavés, le seul où la chaussée soit goudronnée. Le seul où l'on trouve des maisons de pierre ou de brique. Sans compter quelques immeubles officiels, l'équivalent d'une mairie, d'une préfecture, d'une poste. Au fond de la place, un bâtiment laidement massif, une façade de pierre aveugle, la gare. Une horloge démesurée, trois grandes portes en sont

le seul ornement. Peu importe : c'est face à ce coffre de pierre et de béton que nous nous retrouvons d'ordinaire. Nous : des hommes de plusieurs nationalités dont le but est commun et inassouvi, défendre la démocratie grecque contre les colonels putschistes qui n'ont pu encore réduire un peuple habitué à résister. Des brigades internationales dont la seule activité est pour l'instant de se retrouver dans le café qui fait face à la gare devant des verres de café turc, de thé trop sucré, de raki, selon les goûts de chacun. Alors que la Grèce est au plus à vingt kilomètres vers le Sud, et que Florina et ses casernes regorgeant de militaires insurgés ne sont qu'à trente-cinq kilomètres. Les *andartes* qui tiennent la montagne sont encore plus proches, paraît-il.

Nous restons là, des anarchistes espagnols, las de gérer de minuscules coins de Catalogne, d'Aragon ou d'Andalousie, des anarchistes romagnols qui en ont assez de s'occuper de leurs muncipes en prenant d'obligatoires libertés avec leurs principes, des partisans défaits par les troupes de la papauté et qui viennent chercher ici une victoire qui leur a été refusée chez eux, des rouges venus de Hongrie, des Asturies, du Pays Basque ou de Castille – ceux-ci feignent de ne pas remarquer leurs voisins catalans, aragonais et andalous – des démocrates tchèques ou polonais qui ont fui les Hanséates, quelques Occitans

comme moi. D'ordinaire je reste la matinée au café de la gare, puis je traverse la place et vais me poster sur les quais. Je vois arriver le train de Beograd. Il y a quelques mois, il franchissait la frontière à Niki, continuait sur Florina, Kozani, Athènes. Maintenant Monastir est une gare terminus. L'express y vient toujours, celui-là même qui m'a déposé sur ce quai presque désert une après-midi, à 14 heures 23. Il me plaît de le voir s'arrêter au ralenti le long du quai, tiré par une puissante 150 sortie des ateliers d'Essen. Je n'aime ni la Hanse, ni les Hanséates, sans doute parce que mon père m'a transmis cette haine, lui qui les a combattus trois ans sur la Loire, mais je suis cheminot et je sais reconnaître une belle machine. La 150 des chemins de fer serbes est à la fois souple et puissante, une superbe machine de trains internationaux, faite pour tirer des wagons de luxe aux compartiments tendus de velours sur des lignes à forte rampe. Un objet surprenant dans ce pays où les charrettes à roues pleines sont plus nombreuses que les voitures et les camions, même dans les rues de la ville. De plus elle est belle avec ses hautes roues décorées d'un filet rouge et le jeu puissant de ses bielles brillantes. Les cheminots serbes sont aussi fiers, aussi soigneux de leur matériel que les cheminots occitans. Mais les wagons que tire désormais cette impératrice déchuë ne sont plus que des voitures

de bois qui ont bien trente ans d'âge et qui sont venues finir leur temps dans la pluie des Balkans. Elle a à peine amené son convoi jusqu'ici qu'on la détache. Elle manœuvre dans des nuages de vapeur puis revient sur la voie de droite, tournée vers le Nord et Beograd. Là, avec des soupirs, elle attend 17 heures et la nouvelle manœuvre qui lui permettra de reprendre les wagons délaissés depuis le début de l'après-midi. Après quoi, à 17 heures 18, elle s'éloignera avec un souffle majestueux en direction de la capitale voisine.

Les copains se moquent de moi et du temps que je passe dans la gare. Peu m'importe. Que peut-on faire à Monastir, de toute façon, à part visiter aux alentours, dans une plaine bourbeuse que limite la pluie, les cimetières de la grande guerre, avec leurs tombes alignées au carré qui portent ici des noms occitans, là des noms serbes et albanais, ailleurs des noms allemands, bulgares ou franciens ? Tout compte fait, je préfère la gare aux discussions stériles sur ce que nous attendons et sur ce qui nous a amenés là. Cela, nous en avons suffisamment parlé dans les premiers temps. Maintenant cela suffit : je sais que tous ont été recrutés comme moi, par un procédé aussi étrange. Et que personne n'en sait plus que moi.



Pour moi, tout a commencé dans une officine de la rue Saint-Alyre, à Clermont-Ferrand. Je ne

suis qu'un cheminot, même pas un roulant – j'aurais tant aimé l'être – mais pour moi, la Grèce, ce n'est pas uniquement un nom. C'est le pays de la démocratie, c'est le pays qui a inventé la liberté, celui qui a imaginé les cités et les principes qui régissent tous les États, petits ou grands, de la Communauté Méditerranéenne. Quand les militaires sont entrés en dissidence contre le gouvernement républicain, juste après le départ du roi, quand le fils Venizelos en a appelé à l'opinion internationale et que celle-ci s'est bouché les oreilles – les colonels ne sont-ils pas soutenus par la Hanse ? Et qui se soucie de mécontenter la Hanse ? l'omniprésente, l'omnipotente, l'omnisciente Hanse ? – quand les démocrates grecs ont fait appel aux simples citoyens de la Méditerranée, celle des libertés, celle qui ne cesse de se rétrécir sous les coups de la Hanse, de ses banquiers, de ses industriels et de ses dictateurs, j'ai dit à mon meilleur ami, Antoine Charles : *j'y vais*. Il m'a répondu : *t'es con, tu risques d'y laisser ta peau, et si t'en reviens, tu retrouveras jamais ta place*. Je lui ai dit : *je sais, mais ça ne fait rien, je n'ai ni femme ni gosses, j'y vais*. Et quand l'officine de la république hellène s'est ouverte rue Saint-Alyre, j'y suis allé.

Le local ne payait pas de mine. Une porte à pousser, au rez-de-chaussée d'une maison lépreuse. Une pièce meublée d'une table et de deux chaises,



un type derrière la table. Une autre porte face à l'entrée, donc une autre pièce, pouvait-on supposer, même s'il n'en sortait aucun bruit. Il ne semblait y avoir personne d'autre dans le local que celui qui m'avait accueilli en un occitan impeccable. Un entretien très bref sur mes motifs. Une invitation à passer dans la pièce d'à-côté. Là, une machine. Je ne sais comment appeler cela. Une cabine pourvue d'un siège et d'une porte. À l'extérieur, un siège devant un tableau de commande. L'homme m'a invité à entrer dans l'engin et à m'asseoir. Il m'a dit : *il vous suffit de penser à vos rêves les plus fous, rien de plus.*

Je ne sais pourquoi, j'ai obéi. J'aurais dû être méfiant, réticent, mais j'ai fait ce qui m'était demandé. *Les capitaines d'industrie soutenus par la Hanse ont pris le pouvoir là-bas, à Toulouse. Nous autres, les gagés, nous sommes à leur merci. Ils réduisent les salaires au nom de la crise économique, et eux possèdent immeubles, châteaux, forêts, terres, plus que nous ne pouvons l'imaginer. À Clermont règne Maurice Michelin. De ses ateliers sortent chaque jour des dizaines de voitures, de camions, de locotracteurs. Je travaille à la gare. Je vérifie les essieux des wagons de marchandise. Mon salaire va diminuant, la révolte gronde autour de moi. C'est la grève, la vraie, la grande, la grève générale. Il paraît que dans d'autres villes le travail a cessé aussi, mais les*

*informations circulent mal. Clermont s'isole dans sa révolte : défilé, occupation des usines, de la gare, de la poste. La police intervient, elle est repoussée, tout explose: la ville est à nous ! À la mairie se crée le comité de salut, nous allons nous gérer nous-mêmes, nous proclamons Clermont ville franche. Il nous faut de quoi organiser le ravitaillement, certains se préparent à partir dans les campagnes, mais auparavant nous devons trouver l'argent. Nous n'aurons rien sans rien. Un soir, une foule s'assemble, sans mot d'ordre, devant la demeure des Michelin, un hôtel particulier comme tant d'autres, moins ostentatoire peut-être car les Michelin savent se faire discrets, mais le bruit a couru que leurs coffres étaient pleins d'or et d'argent. Ce que veulent ces gens rassemblés ? Pratiquer une saisie populaire, la première de la ville franche. Les Michelin ne sont plus là : ils ont quitté Clermont dès le début des événements. Il ne reste que quelques domestiques apeurés qui ne tentent pas de s'opposer à la foule qui pénètre dans l'hôtel. Et dans les salons des hommes et des femmes déambulent, intimidés, jetant des coups d'œil songeurs aux toiles de maître qui ornent les murs, se découvrant en pied dans des miroirs plus grands qu'eux. On cherche, on fouille, on ne détruit pas. On déplace les meubles, soulève les tableaux, ouvre les tiroirs. Il faut bien se rendre à l'évidence : il y a bien peu d'argent ici. De la*

*richesse, oui. Mais pas d'argent. Il faudra le trouver ailleurs. La foule se retire, silencieuse, déçue.*

*La ville franche s'organise. Il y a le comité d'approvisionnement, le comité de relogement, pour parer au plus pressé. Il y a le comité du travail, qui réorganise la production sur de nouvelles bases, le comité de défense auquel j'appartiens, et qui hélas est le plus utile. Car les bruits sont alarmants : l'armée va venir, la ville franche est menacée.*

*L'armée est venue. Elle a encerclé la ville qui s'est défendue pied à pied. Nous avons tenté de parler aux soldats, de leur expliquer qu'ils sont des hommes comme nous dont les parents s'épuisent pour le plus grand profit des capitaines d'industrie. Mais il s'agissait des nouvelles troupes d'élite, bien payées, sourdes à tout argument autre que la solde. Hautes barricades, combats de rues, maisons investies une à une. Fusillades. Nous avons récupéré dans toutes les casernes de la ville les armes et les munitions qui nous faisaient défaut. Nous les avons utilisées. Nous ne capitulerons pas. Mais, petit à petit, la ville franche de Clermont s'est réduite comme peau de chagrin : il ne reste plus d'elle que le quartier de la gare et la cité de l'Oradou. Des avions passent en rase-mottes, battant bruyamment des ailes. Ils ont lâché des tracts qui annoncent que lors de leur prochain passage, s'il n'y a pas reddition,*

*ils lâcheront des bombes au lieu de papiers. Sur la cité peut-être, pas sur la gare. Nos adversaires la veulent intacte, comme ils ont récupéré intactes les usines Michelin. Les premiers bombardiers arrivent, par vagues de quatre. La vapeur crachée par leurs turbines se mêle aux brumes froides de l'automne. Nous sommes prêts : au fusil, à la mitrailleuse, nous tirons. Un premier s'abat en flammes. Les autres virent sur l'aile et disparaissent en direction du Nord. Ils reviendront, accompagnés de chasseurs qui mitrailleront nos postes de tir. Il fait gris, la journée est triste, à l'image de la cité Michelin de l'Oradou, avec ses rues au carré, ses jardinets semblables, ses maisonnettes mitoyennes et sonores. J'ai connu ces cités dans mon enfance, et les émois de la jeunesse quand à travers le mur de la chambre j'entendais nos voisins haleter dans l'amour. Je guettais la voisine lorsqu'elle sortait et m'imaginai à la place de son mari. Elle était laide, massive, peut-être moustachue. On a les rêveries qu'on peut. Nous ne pouvons plus tenir. Il nous faut partir. Je dois organiser un convoi. À la gare nous avons tout préparé depuis quelques jours : au début, c'était avec l'ambition d'aller libérer d'autres villes, maintenant ce sera pour échapper à l'enfermement ou l'extermination. La locomotive, une superbe 141 du dépôt, a été blindée ; les wagons aussi ; des tourelles ont été installées*

*avec des mitrailleuses. Tel qu'il est, notre train blindé paraît puissant et invulnérable.*

*Nous avons quitté Clermont. Le train court à travers la Limagne. Nous avons dispersé les avions lorsqu'ils sont venus rôder autour de nous. De Clermont nous avons appelé les gares : non, vers l'Est, l'armée ne les occupe pas encore ; elle contrôle seulement la ligne de Francie ; non, on ne cherchera pas à nous arrêter : on s'occupera des aiguillages et des signaux ; c'est la grande solidarité du rail. Nous filons à travers la Limagne. Où allons-nous ? Nous n'en savons rien. Je souhaiterais que nous gagnions Saint-Étienne où l'on dit que la révolte dure encore, mais la 141 sera-t-elle capable d'arracher le train blindé dans les rudes rampes du Livradois ? J'en doute.*

*La question ne se pose plus. À la sortie de la gare de Thiers, la voie a été bombardée. On ne passe plus. Nous quittons le train. L'armée n'est pas encore arrivée jusqu'ici. Les couteliers n'ont jamais été du côté du pouvoir. Jaloux de leurs libertés, ils ont toujours refusé toute tutelle. Ils ne vont pas se soumettre maintenant. Ils nous recueillent, nous cachent. La ville franche de Clermont n'existe plus, mais Thiers la rebelle prendra la relève...*

*L'homme, à ce moment, a ouvert la porte. J'en sais assez, a-t-il dit. J'aurais pu continuer longtemps s'il ne m'avait interrompu, imaginer la résistance*

de Thiers sur son éperon, de petits groupes dans les monts du Forez et du Livradois, des caches dans les forêts de sapins, de longues traques, des escarmouches, des embuscades. J'ai toujours été imaginatif en diable. Je n'ai jamais aimé ce que je suis. J'aurais aimé conduire des trains express tirés par des Pacific ou des Mikado, j'aurais aimé combattre pour les républiques espagnoles. Je suis venu trente ans trop tard pour défendre les Espagnes. J'aurais dû m'appliquer plus à l'école quand il en était encore temps pour avoir le droit de mener les reines du rail. Mais je peux combattre pour les Grecs au côté des Catalans, des Basques ou des Aragonais. Je peux combattre avec des Asturiens pour camarades de combat. Et j'ai beaucoup travaillé seul, lu, appris. Je peux enfin devenir ce que j'aurais voulu être. Et tout cela se termine à Monastir. Je ne comprends pas.



Pourtant l'homme de la rue Saint-Alyre m'a dit que c'était parfait, que j'étais exactement le genre d'hommes dont la Grèce avait besoin, il m'a fourni tous les renseignements, les papiers et l'argent pour parvenir jusqu'ici. Il m'a dit qu'à Monastir on nous contacterait pour nous faire passer la frontière. Et puis plus rien. La pluie. L'attente. Les conversations vaines avec les compagnons de bistrot. Que font-ils là, d'ailleurs ? Certains n'ont aucune conviction. Qu'est-ce que

les Grecs peuvent attendre du citoyen Maurice ? On l'appelle ainsi par dérision, je suppose. Le citoyen Maurice passe son temps à vider des bouteilles de raki. Le matin, le soir, je l'ai toujours vu à la même table, tout près de la porte pour mieux harponner celui qui entre, juste à côté des vitres couvertes de pluie et de buée. De temps en temps, d'un doigt incertain, il y inscrit des signes cabalistiques. Une bouteille et un verre devant lui, toujours. La seule chose qui change, c'est l'état de la bouteille, plus ou moins vide. Le citoyen Maurice a la soixantaine. Il est Breton et ancien marin. C'est lui qui le dit. *Un jour, j'ai tué un homme*, raconte-t-il à qui veut bien l'écouter. Aujourd'hui c'est dans le port de la Guaira, hier c'était à Valparaiso, demain ce sera à Callao. Il ajoute : *ça ne vous fait pas peur ?* Vraiment pas ! Le citoyen Maurice est presque un vieillard, il traîne derrière lui une patte folle lorsqu'il se risque à se lever de sa chaise, il est le plus souvent immergé dans le raki et les méditations alcooliques. Son discours favori consiste à évoquer les grands ports du Nord, les quais noyés de brume – celle-là même de l'alcool – d'Anvers, Amsterdam, Bornholm, les filles à matelots qui attendent derrière les vitrines, et les tavernes plus nombreuses que les mouettes sur les estuaires des fleuves et dans le sillage des navires ; là-bas, dit-il, on sait ce qu'est la vie. Comment les Grecs

ont-ils pu sélectionner cette épave, une épave qui de plus fait l'éloge de l'ennemi ? Si j'ai choisi de parler de lui, c'est parce qu'il est le cas extrême, mais quelle utilité peuvent avoir pour défendre la liberté un peintre de croûtes ou un romancier raté à compte d'auteur ? Et je ne parle que des Occitans parce qu'il n'y a qu'eux que je connaisse un peu, même si je n'ai aucune envie de les fréquenter. Décidément, je ne comprends pas ce que je fais à Monastir.



Je sors très vite du café. Pour une fois qu'il ne pleut pas ! Il ne reste plus dans le ciel que des lambeaux de nuages qui filent vers le Sud, vers la Grèce. Le vent soulève des feuilles mortes. Il fait froid, très froid. J'ai envie de marcher. Et pourquoi pas le long des voies ? Au moins, sur le ballast, il n'y a pas trace de boue, même si les cailloux en sont désagréables aux pieds. J'avance vite pour me réchauffer. On sort vite de Monastir. Il est dommage que ce soit pour aller nulle part. Je marche longtemps. J'ai laissé derrière moi les dernières maisons basses de la banlieue. Je m'arrête. Il n'est pas question de m'en aller. J'ai voulu venir ici. J'y suis. Il faut que j'y reste, à attendre. Je me retourne, dos au vent. Monastir, de loin, sous le soleil revenu, est tout autre : c'est bien la ville aux vingt-deux ou vingt-trois minarets que l'on décrivait dans le guide touristique que j'ai



parcouru avant de partir. Ils se dressent au-dessus des toits, les uns humbles, populaires, sans fioritures ni décoration aucune, les autres altiers, à deux ou trois étages, ornés de balcons ajourés. Plus les tours de la cathédrale, les dômes orthodoxes. On n'a plus l'impression d'une ville à ras de terre, au ras de la boue, on a l'impression qu'elle veut s'élancer vers le ciel, à l'image des montagnes qui enserrent la plaine et qui se dégagent de leur gangue de nuages. Au sud-est, le massif du Kajmakčalan – est-ce son véritable nom ? Ici chaque lieu en a plusieurs, serbe, grec, ou je ne sais quoi... – brille de ses neiges nouvelles. Il pleuvait ici, il neigeait là-haut. Peut-être maintenant les hauteurs sont-elles ensevelies sous deux ou trois mètres de neige, comme on m'a dit que cela pouvait se produire. Les ours se sont retirés pour hiberner. Les seuls êtres vivants, là-haut, sont les *andartes* que je veux rejoindre. Il faut rentrer en ville. En mon absence, on bat peut-être le rappel, on a fait monter mes compagnons dans les camions qui doivent les emmener vers les montagnes... Je suis inquiet, tout à coup. J'ai peur d'être venu jusqu'ici pour rien. Et j'ai froid. Je prends le chemin du retour.